

la coquetterie masculine



l'homme mis à nu

KIRON
ÉDITIONS
DU FÉLIN

Jane
Hervé

Jane Merve

La coquetterie masculine

En collaboration
 Confessions d'une enfant de Dieu, chercheurs, 1988.
 Les Transsexual(e)s, Jacques Bérain, 1992.
 Les plus grandes fortunes du monde latée, 1987.



8.
 81

2000-33491

DU MÊME AUTEUR

Comment voient les aveugles ?, Ramsay, 1990.

Les Enfants du sida, Fayard, 1996.

La Cassure de l'inceste, Fayard, 1997.

La Turquie, Karthala, 1996.

En collaboration

Confessions d'une enfant de Dieu, Rochevignes, 1986.

Les Transexuel(le)s, Jacques Bertoin, 1992.

Les plus grandes fortunes du monde, Lattès, 1987.

Jane Hervé

La coquetterie masculine

L'homme mis à nu

KIRON
ÉDITIONS
DU FÉLIN

DL-23 03 1999 34968 ansE

la copette de mascoline

un 6 ans garçon



© Éditions du Félin, 1999
10, rue La Vacquerie, 75011 Paris
ISBN : 2-86645-335-2

0110110

À David Epstein
mon insigne lecteur

© Editions du Felin, 1999
140, rue La Vieillesse, 75011 Paris
ISBN : 2-85545-375-2

Avant-propos

Ils parquent sur le trottoir, fiers de leurs costumes chics. Ils hantent les routes de campagne déguisés en perroquets bariolés pour pédaler avec acharnement sur leurs vélos. Ou bien ils s'enfoncent dans la grisaille d'un imperméable éraillé ou de mocassins éculés. Ils s'effacent dans une tenue qui joue au caméléon avec le bitume... Ils analysent longuement les avantages des plis successifs d'un pantalon (sur la longueur ou à la taille). À l'opposé, ils ne consentent que des commentaires réduits à la rigueur météorologique (ce pull est chaud ou froid). À les voir et à les entendre (par surprise), je me suis interrogée sur ces nouveaux hommes, sur leur aujourd'hui masculin.

Il émane d'eux – qu'ils se pavanent ou jouent au passe-muraille – un « je ne sais quoi » de captivant, d'évanescent, d'informulé pour dire un « je ne sais qui » (je suis, j'étais ou je pourrais être). Cette hésitation, ce flottement entre ce qu'est l'homme et ce qu'il porte, entre sa liberté et ses contraintes vestimentaires m'a donné le goût de les approcher, de cerner leurs certitudes ou de découvrir leurs doutes.

Pressentant qu'à l'image des femmes ils inscrivaient leur manière d'être, d'aimer et de penser dans le vêtir, je les ai écoutés en quête première de simples symptômes de coquetterie. Je les ai trouvés. Mais ceux-ci n'ont été que les indices d'autres états d'âme plus riches et plus secrets. Qu'y avait-il d'autre dans ce vêtement pour homme ? Du sexe certes, mais aussi du genre, de l'humour, du pouvoir, du soi, des autres,

et parfois tout à la fois. Un si parfait mélange m'invita à jouer aux exploratrices de l'âme.

Étaient-ils conscients d'une harmonie quasi mystique entre le col et le revers ? Inconscients d'un mélange criard (chemise à raies sous cravate à fleurettes) qui fait grincer les dents partout sauf au cirque ? Quels gestes accomplissaient-ils pour parvenir à notre pupille, lisses comme des anguilles ou fagotés comme des héros de la cour des Miracles (aucun miracle n'y avait eu lieu) ? Et là, l'affaire se corsait. Il fallait entrer dans un dédale inexploré... Quelles valeurs attribuaient-ils à l'art ou à la technique de l'habillement ? Que subissaient-ils (même les P-DG) ou décidaient-ils (même les techniciens de surface) ? Quelle était enfin la puissance occulte du féminin – bonne ou mauvaise fée, soigneuse ou dictatoriale – dans cet état des lieux vestimentaire ?

Pour ce faire, une soixantaine d'hommes ont répondu à mes questions, confiant ou masquant le flux de leur état d'âme. Ils ont déroulé leur fil d'Ariane, sortant du labyrinthe intérieur. De ces témoins multiples – de tous âges et de toutes nationalités – émerge une fragile essence du masculin, passant – comme l'Adam de la Genèse – du nu au vêtu sous les influences cumulées de la femme et du serpent de la séduction.

Nul n'a refusé de répondre à des questions plus intimes qu'on ne le suppose *a priori*. Certains ont révélé le fil rouge de leur histoire personnelle avec une lucidité déconcertante, d'autres ont réduit leur propos à la fonctionnalité de l'habit (sociale ou professionnelle) en oubliant tout de leur intériorité. Quasiment tous l'ont fait à grand renfort d'amabilité, cherchant à se comprendre, étonnés d'être interrogés sur ce point (et non sur les grandes affaires du monde : politique, économie, science), ébahis enfin d'avoir quelque chose à dire. Ceux que j'ai revus ultérieurement m'ont signalé comme des coquettes : « Ah, j'ai complètement oublié ce que je vous ai dit ! » Un oubli, certes, qui ne saurait être indifférent, d'autant qu'ils se reconnaîtront à la lecture.

L'un d'eux m'a carrément prévenue que « tous » ceux de son sexe « mentaient », invitant à ne pas les (ou le) croire, puis il a évoqué à grand renfort de belles phrases l'inanité de cette recherche déjà abandonnée par certains. Un autre a estimé n'avoir rien à dire, restant dans la prison absolue du mutisme à son sujet.

À travers les mots de ces témoins, des leitmotifs sont apparus, pour révéler que cet insaisissable geste de l'habillement avait une résonance plus profonde. Le fugace débouchait sur le grave. En chacun, surgissaient les influences puissantes ou larvées de la mère, du père (pouvoir explicite ou modèle implicite) ; les rituels d'enfant passant magiquement d'un âge à un autre tout en enfilant un nouveau costume ; leur lien au corps accepté, exalté, estompé ou tué, mais toujours mué en autre chose que lui-même ; l'émergence enfin d'un adulte dans ou hors les normes, clone ou marginal magnifié. Surgissaient aussi des similitudes gestuelles (tics, reflets dans le miroir), des choix accusés (pour ou contre l'uniforme), des accessoires devenus symboles du viril (cravate), des vêtements fétiches et des interdits puissants où s'inscrivait souvent la peur de « faire féminin ou homosexuel », de s'efféminer ¹. Sortant de soi, l'homme détaillait alors subrepticement sa relation de couple tout en évoquant ces habitudes vestimentaires.

Les commentaires d'une dizaine de femmes ont apporté un regard intime et extime ², parfois aimablement complice ou délicieusement cruel, mais toujours et irrémédiablement complémentaires. Partagées entre tous leurs hommes (grand-père, père, amant, patron, etc.), elles finissaient par les opposer ou les combiner, tissant entre eux une trame éphémère qui disait l'évolution des mœurs ou des idées.

1. Ce néologisme n'est pas inutile.

2. *Ibid.*

Plutôt que de réduire ces hommes à une simple résultante vestimentaire, je les ai suivis dans leur itinéraire, parfois chaotique, vers elle. Le flux authentique et préservé des témoignages – au risque de certaines redites³ et de l'inscription dans leur vécu originel – s'est réglé sur cet objectif. Cette mise à nu (certes pudique) de l'homme fait du vêtement le miroir de la famille, de la société et de lui-même. Loin d'être un pantalon plus une chemise plus une cravate... le mâle habillé est un tout vivant et fluctuant, plus complexe qu'il ne le paraît au premier abord.

3. En raison de la pauvreté des mots en usage aujourd'hui pour décrire le costume ou l'habit.

1

Derrière Vénus, l'impérial Adonis

Du rôle des chiffons dans l'humanité

Les « chiffons » en révéleront plus « sur l'humanité future que tous les philosophes, romanciers, prédicateurs et savants ». Cette intuition d'Anatole France sur les mœurs et l'intérêt vestimentaires postérieurs à son trépas n'est pas totalement absurde. Actuellement les penseurs en sciences humaines, les institutions ou les médias les plus sérieux – quotidiens et journaux télévisés – leur offrent une place élargie tant par volonté d'appréhender cette enveloppe à volants ou à plis que par goût du divertir par paillettes ou boutons de manchettes interposés. De fait, ces prétendus chiffons, à la conjonction floue de l'individu qui les exhibe et de sa société qui les suscite et/ou les absorbe, sont un alphabet à plusieurs niveaux de lecture : ils transcrivent, certes, l'humanité passée, mais également présente (dont la part masculine sera l'objet de cette recherche).

Chaque homme, emporté par un double mouvement auquel il lui est impossible d'échapper – au risque d'achopper –, assume son choix vestimentaire personnel en l'intégrant aux données de son groupe (social, professionnel, etc.) et de son pays, lesquels émergent d'une histoire et d'une culture propres. Roland Barthes fait du vêtement le signifiant particulier d'un signifié extérieur composite d'une

époque, d'un pays et d'une classe sociale ¹. Celui-ci s'intègre à un système où le code est accepté ou refusé, sans qu'il lui soit possible de ne pas s'y référer. À partir de ce langage universel du vêtement (habit, costume, etc.) propre à l'humanité tout entière, se déclinent des langues nationales (keffieh, djellaba, gandoura, cravate, gilet, short, bermuda, etc.) d'où émerge la parole vestimentaire de chacun (présence ou absence d'une pochette, cravate bleue ou bordeaux, etc.). L'homme qui choisit ce vêtement devient, par ce même mécanisme, le signifiant individuel d'un signifié collectif : selon qu'il s'enrobe d'un caftan de laine fine, enfile un jogging de coton rustique, ou noue une cravate Lanvin de soie mordorée, il s'inscrit dans un éventail de sens ponctuel qui l'exprime et le dépasse, cédant ou non au conformisme ou au paraître ambiant.

■ Ce choix est-il vraiment individuel ? Il en a l'apparence, bien qu'il soit empreint d'influences parentales et relationnelles acceptées ou niées, et qu'il n'écarte pas le fantasme secret de s'imaginer autrement. Cette base est-elle seulement collective ? Sans aucun doute, mais elle s'inscrit en une époque et en un lieu donnés qui réduisent toute marge de manœuvre ou suscitent l'explosion de modes d'autant plus ravageuses qu'elles sont plus courtes.

■ *Raisons déraisonnables.* L'homme ² que la contemporanéité décrit ou imagine plutôt réfractaire, vacciné contre tout véritable intérêt ou toute coquetterie vestimentaire, invente son apparence au jour le jour selon des règles et avec des subterfuges spécifiques, imperceptibles au néophyte, bien que réels. En dépit de sa pauvreté de parure, il dispose de plus de

1. « Histoire et sociologie du vêtement », *Annales*, juillet-septembre 1957, n°3.

2. Ce terme avec l'initiale en minuscule sera désormais employé au sens de masculin ; la majuscule initiale signalera l'espèce humaine.

moyens et de subterfuges qu'on ne le suppose pour se dire ou se cacher (lequel est un dire autrement).

Le jeu que son paraître tisse avec son être, loin de conduire directement de l'un vers l'autre (comme on pourrait le croire en raison du nombre réduit de signes de l'alphabet vestimentaire utilisés)³, tient du jeu d'échecs où la tour et le fou, le cavalier et la reine conjuguent leur force plus subtilement qu'on ne le croit pour soutenir leur roi vêtu. Or cette apparence est moins un reflet banal de l'être ou de l'état d'esprit qu'une vision de soi (sexe et individu) et du monde, de soi projeté dans le monde. L'enjeu consiste à en saisir l'évolution durable et les dénominateurs communs à nombre d'hommes, tout en la différenciant des fugaces et légitimes caprices.

Parmi les raisons qui font que l'homme contemporain se vêt ainsi, anticipées ou explorées avec pertinence sous les angles psychanalytique, philosophique ou sociologique⁴, historique⁵, il y a des ruses de la raison et des déraisons. Ruses pour se démarquer des autres, déraisons pour s'en faire remarquer ; ruses de la séduction, déraisons de la vanité ; ruses pour paraître autre que soi, déraisons pour s'apparaître autre. L'histoire de sa raison habillée, parée, mal habillée ou déshabillée, est la raison de son histoire au masculin : de sa virilité, de son rapport à l'autre, au sexe semblable ou différent, et à l'humain en général. Une histoire qui cumule la quête d'identité ou de ressemblance imbriquée au cœur de l'altérité ou de la différenciation.

Le voir et le vu. Dans ce temps présent des écrans (télévision, vidéo, visiophone), des publicités, etc., chacun participe au règne déployé de l'image toute-puissante (réelle

3. Ce nombre est réduit par comparaison avec l'alphabet féminin contemporain.

4. Roland Barthes, Gilles Lipovetsky et Jean Baudrillard.

5. Farid Chemoune, François Chaille, et Maguelonne Toussaint-Samat.

et virtuelle). Le « vu-et-être-vu » exalté et hypertrophié se mue en valeur suprême, phagocytant ou estompant d'une part les informations émanant de sensations différentes (toucher, odorat, etc.), d'autre part les richesses de l'esprit. Chacun naît et n'est au monde que parce qu'il voit et est vu⁶. Or le corps et le vêtement, l'un nature et l'autre culture, l'un voyant et l'autre vu, font subrepticement alliance : le corps (par l'œil) porte son regard sur le vêtir, mais il constitue avec celui-ci ce vers quoi se tourne (ou se détourne) ce même regard, ce à quoi il est impossible d'échapper. L'œil regarde aussi le corps en même temps que son vêtement.

« Porter le regard sur » ne relève pas d'une sensation pure et naturelle, mais se construit intellectuellement par la perception, cette image subjective élaborée par le cerveau. Or celle-ci implique de connaître l'espace, les couleurs, les formes, le sexe, etc., pour les reconnaître ; puis de se porter vers eux ou se laisser porter par eux pour les discerner et les distinguer. Ce percevoir est déjà la marque d'une personnalité : le regard capté (mais cependant captif) du sujet regardant, qui chemine vers l'objet-sujet regardé (l'autre ou soi-même nu ou vêtu), est toujours chargé du poids secret de sa propre histoire affective ou intellectuelle, personnelle ou sociale (flux et reflux de joie, de sérieux, d'intelligence, d'autorité, etc.).

Or cet autre (qui peut être soi-même), magnétisant plus ou moins intensément les regards, se module – comme une gamme – sur des intérêts et des goûts personnels ou collectifs susceptibles de variantes. *A priori*, les jeunes sont plus regardés que les vieux, les beaux plus que les laids⁷, et enfin – pour ce qui nous préoccupe – les femmes plus que les hommes. Parce qu'il est regardé par des pupilles observa-

6. Il s'agit d'un constat, non d'un jugement moral. En l'absence de vision, d'autres sens s'y substituent.

7. Même si la laideur se mue par exception en objet d'attraction avec Elefantman ou les monstres de foire.

trices, critiques ou admiratrices, le sujet stimulé montre son aspect physique, dévoile, déploie, exhibe ses charmes ou se cabre, se crispe, etc. La palme de l'attrait revient, pour ces dernières décennies, au jeune, beau, mais féminin. Or ce goût qu'on croyait immuable semble changer depuis peu. Les yeux explorateurs d'une société moins contrainte découvrent des territoires corporels et vestimentaires encore vierges... Derrière Vénus se profile en catimini de multiples Adonis.

Entre homme et femme, l'inégalité. Par nature, homme et femme ne sont pas actuellement en situation d'égalité face au vêtir. La virilité implique une certaine pauvreté ou rareté de signes d'expression, alors que la féminité se veut présentement plus prolixe, plus anecdotique mais aussi plus superficielle ; par ailleurs, le système vestimentaire se clôt sur l'homme, alors que la femme a plus de possibilités et d'ouvertures.

Pauvreté expressive, d'abord. L'homme est plus avare de signes, portant un vêtement plus classique dans la matière, la forme et la couleur. Dans un éventail de choix étriqué, il dispose de moyens réduits pour se dire implicitement à travers et sur lui, préférant le faire plus explicitement par d'autres actions. Une telle contrainte (dont on ne sait si elle résulte ou naît d'une permissivité sociale ou intime) limite ses possibilités d'expression. Ainsi, pour certains, « l'homme met sa coquetterie dans les cravates et les chaussettes faute de mieux⁸ » : deux points qui ne sont pas de la plus grande visibilité et nécessitent davantage d'adresse pour pratiquer un décodage plus fastidieux. L'homme survit à l'intérieur de ses vêtements comme un plongeur dans un scaphandre, y souffrant du manque d'autonomie ou de décorum.

Fermeture sur soi, ensuite. L'homme vit « en un système fermé, clôt sur le corps »⁹, tandis que la femme prend la liberté d'être en robe ou en pantalon (entre autres). Il habite

8. Selon l'historien Jacques Laurent.

9. Toujours Jacques Laurent.

ses habits comme une armure de samouraï dont il n'ose encore s'échapper. Cette « virilité fermée » est liée aux mœurs préétablis, selon l'écrivain Gilbert Lascault : les femmes ont un accès plus facile que les hommes au droit d'être coquettes. Or l'homme a « le droit de revendiquer sa part du jeu, de l'androgynat, du maquillage ». Pourquoi la coquetterie a-t-elle un sens si défavorable au masculin ?

Assertions et interrogations contraignent à un constat plus global. L'homme, ce scaphandrier étreint par une étoffe mentalement rigide, doit garder – de surcroît – une respectabilité et un pouvoir de samouraï. Dans son costume, il affirme « visuellement puissance, grandeur, virilité, richesse » alors que la femme propose « son charme », estime le psychanalyste J.-C. Flügel¹⁰. Ce vêtement au masculin n'est-il donc que la rançon du rôle qu'il tient à jouer ? Reste-t-il immuable ?

L'homme regardé. « Que serait une société sans le regard ? se demande le sociologue Jean Duvignaud. Autant vivre en prison. » À l'inverse, être attentif au regard engendre « une spectacularisation de la vie » : la mode se développe d'ailleurs avec l'illumination des grands boulevards¹¹. Mais qui regarde qui et quoi ?

Le chemin habituel du regard public, véritable autoroute où chacun circule à si vive allure, va surtout d'un sexe vers l'autre, de l'homme qui regarde en direction de la femme regardée. Or ce lien invisible du « regardeur »¹² au regardé réduit grossièrement au regardeur actif et au vu passif ou

10. J.-C. Flügel, *Le Rêveur nu*, Aubier-Montaigne, 1982.

11. En 1830, l'homme sort des pièces closes et des salons pour marcher dans la rue ou fréquenter les grands jardins (parc Monceau, bois de Boulogne, Tuileries). Il s'exhibe, comme Marcel Proust, en compagnie d'Odette lors d'une promenade au Bois (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*).

12. Nous prenons la responsabilité de ce néologisme, le mot « voyeur » semblant inadéquat.

aguicheur, subit de récentes ébauches de modifications. Il s'accompagne d'une très discrète inversion de direction (la femme regarde et jauge, l'homme se laisse publiquement regarder) ; ou cumule un double sens (l'homme et la femme regardent et se regardent mutuellement) propre à notre modernité en devenir¹³. Cette émergence d'un nouveau regard au féminin, souvent appréciateur, parfois dépréciateur, se tourne vers le corps et le vêtement au masculin, oubliant enfin le culte narcissique de leur propre corps ou allure. Du moins assiste-t-on au frémissement de cette imprévisible libération du regard féminin. Un aller et retour et un croisement de regards entre les sexes s'instaurent désormais. Nul ne possède plus le privilège unique du voir, réservant à l'autre le statut exclusif du vu.

La femme stimulatrice, ex-regardée muée en regardeuse¹⁴, incite l'homme à un déploiement d'habits où chatoie un certain esprit auquel la société moderne est encore peu accoutumée. Ce faisant, tout ce qui de l'homme est vu, observé, apprécié par elle, se dérobe à sa passivité originelle, s'enrichit pour alimenter, aguicher, retenir et séduire plus efficacement la regardeuse (mais aussi d'autres regardeurs). Une sorte de dialectique de l'excitation visuelle et de la réaction-incitation de l'homme (tant psychique que vestimentaire) à vivre son vêtir s'instaure. La femme n'est plus seule en situation de parure et d'offrande à l'œil, plus seule à goûter la sensation d'en être l'objet, au point de se laisser parfois emprisonner. Les femmes commencent à partager ce statut avec quelques hommes qui ne paraissent pas éprouver d'absolu déplaisir à leur nouveau statut d'objet adulé (présentateurs de télévision, hommes mannequins, participants aux concours de beauté masculine ou streap-teasers des cabarets érotiques à l'américaine). Le règne exclusif

13. Et résultant sans doute de la libération de la femme.

14. Il n'est pas sûr que ce soit la même.

des rosières, des égéries parées des défilés de mode est ébranlé. On a déjà fait quelques pas – discrets – vers celui de leur équivalent masculin¹⁵. Va-t-on vers celui des « rosiers », simple version masculine ou adaptation enrichie d'autres valeurs ? Les top models masculins ont déjà ouvert, avec un naturel mué en artifice lors du défilé de mode, une brèche qu'un jour peut-être l'élection d'un Mister France comblera.

Sur la trace de la femme. L'homme se vit (ou se revit), comme la femme, à travers l'apparence (qui est aussi sa réalité). Les femmes actuelles auraient-elles influencé, modelé, ou simplement discrètement déteint sur l'habit masculin ? Porteuses (sans être créatrices) de nouvelles matières (viscose, lycra, stretch) et formes (plissés complexes qui n'épousent plus le corps) ou initiatrices de nuances savamment renouvelées (tilleul, violine, rouge infiniment nuancé des peintures à lèvres ou à ongles, etc.), leurs goûts pour une certaine légèreté et une mode assumée semblent empruntés par quelques hommes, en un retournement dont se devinent les signes¹⁶. Muse, elle suscite un récent – et certes encore marginal – renouveau du costume masculin, une émergence publique du geste masculin louvoyant selon un registre inusité. L'homme qui l'a inventée *grosso modo* par ses fabrications (alors que la femme a inventé les combinaisons d'éléments et l'art du porter), va-t-il retourner vers et sur lui sa capacité inventive ?

L'homme, apparemment si peu ou rarement soucieux de la mode, découvre des comportements d'achat réservés aux femmes (fréquentation des grands magasins), ce qui constitue une aubaine pour les commerciaux. Une marque féminine

15. Dans *Froufrou*, l'émission de Christine Bravo.

16. Ce constat est à court terme. En effet, à long terme, l'homme renouerait simplement avec ce passé plus libre d'exprimer ses goûts sur le plan vestimentaire, lorsqu'il portait le *rhingrave* autour des haïanches ou la fraise autour du cou. Ce retournement peut être aussi produit par le marché du vêtement en quête de nouvelles proies.

grand public¹⁷ teste une ligne pour hommes avant de la lancer sur le marché, tant se flaire cette tendance à consommer autrement. Jean-Paul Gaultier présente une collection de haute couture, non seulement pour femmes, mais pour hommes, introduisant la jupe. Thierry Mugler va plus loin et consacre les androgynes, mutants de tous les sexes, par nature ambigus.

Bref, costume, chemise, et pantalon proposés s'inscrivent dans l'idée d'une beauté intérieure dont ils deviennent la part extériorisée. Même les sous-vêtements se personnalisent, prennent une originalité parfois surprenante, répondant à la quête complémentaire d'une beauté nouvelle pour l'intérieur et l'intimité¹⁸. Lassé par la et sa grisaille, l'homme découvre peut-être un printemps vestimentaire dans un élan de renouveau. Au risque d'émerger aussi d'une coquille Saint-Jacques, avant de se vêtir autrement !

Perte de valeur, nouvelle valeur ? Pourquoi ? Les hommes (et les femmes), dépassés par la perte de repères (moraux ou logiques) et dérangés par une mondialisation (économique, politique, culturelle à travers l'information) qui jette en pâture des valeurs anciennes (pouvoir, richesse, etc.), se révèlent encore impuissants à les trier ou à les préserver à l'échelon universel. Il est trop tôt ou ils sont trop lents. Pour échapper à cette débâcle contraignant à de nouvelles créations, ils se retournent vers la seule certitude en leur possession : la valeur palpable de ce moi d'abord exalté (*via* Freud, le sexe), puis bichonné et « cocooné » (*via* le confort) avant d'emprunter de nouveaux chemins.

Ce moi-là, soumis à l'image, est présenté, empaqueté, voire exhibé sous forme de *look*, d'apparence, d'apparaître. Le *packaging*, qui ne concerne plus exclusivement l'emballage des robots mixeurs ou des flacons de parfum, s'est étendu à

17. L'entreprise Morgan.

18. Hermès, V. Nichanian, Hom.

l'humain. Ce que ces nouveaux hommes proposent aux autres se réduit – dans certains cas extrêmes – à un tel *packaging*.

Si les femmes préparées pratiquent depuis des lustres l'art de s'emballer (et d'emballer), les hommes sont les nouveaux arrivants dans cet univers où la pellicule externe (composée de la première et de la seconde peau, de l'épiderme et du vêtement) devient prioritaire, parfois capitale.

Cet habit est à la fois une « extension du moi corporel » et un « corps étranger sur notre corps », donnant un « sentiment accru de puissance », constate déjà J.-C. Flügel¹⁹. La « conscience personnelle entre dedans ». Elle s'y love comme en une habit-ation habit-uelle. Or, toute maison a sa façade. L'appréhension de l'homme par son extérieur est plus sollicitante, qu'il soit homme de la rue (au sens de « se montrant dans la rue »), d'un métier (au sens de « se valorisant à travers ce métier »), d'un couple (au sens où il participe par la peau vestimentaire au duo), d'une classe d'âge, etc.

La puissance séductrice. Jean Baudrillard réduisait « la puissance du féminin à la séduction²⁰ ». Une telle position paraît contestée, dépassée et revendiquée de l'intérieur par le masculin même, du moins par un certain masculin. Les hommes, écartant cette réduction privilégiée du séduire à un sexe (le féminin), exploitent leur mode propre de séduction et explorent la mode tout court. À l'instar des femmes, ils s'opposent ou tentent de modeler aujourd'hui leur destin anatomique, entrant de plain-pied dans la « stratégie des apparences²¹ ». Ils y sont toutefois poussés – peut-être acculés – pour des raisons externes, comme l'actuelle importance culturelle et cultuelle de l'image précitée.

Ce qui chez l'homme (sexe et désir mêlés) relevait jusqu'alors de « l'ordre du naturel » pénètre – furtivement ou

19. *Op. cit.*, p. 18.

20. Jean Baudrillard, *De la séduction*, Denoël, 1979.

21. Selon l'expression empruntée à J. Baudrillard.

par effraction – celui du rituel qu'il découvre et produit en même temps, brûlant les étapes. Séduits par la séduction, brisant son monopole monosexué, les hommes lui apportent leur spécificité. Ils se laissent emmener à l'écart, hors du droit chemin²². Ils poursuivent parfois la trace de Barbey d'Aurevilly pour qui « la séduction suprême » ne consiste pas à « exprimer ses sentiments », mais à « les faire soupçonner ». Une ère de délicieux « soupçon » vestimentaire commence avec un soupçon de couleur, un soupçon de matière, etc. Cette finesse nie le monolithisme supposé du masculin vêtu. À bien écouter les hommes, elle se révèle au cœur même de leur(s) histoire(s) imprégnée(s) de rationalité certes, mais aussi d'affectivité, de sensibilité, et parfois d'humour.

Un avant avant ce maintenant. De fait, il n'y a rien de nouveau sous le soleil costumé... Semblable démarche est ébauchée depuis longtemps, selon le philosophe Gilles Lipovetsky²³. Au ^{xiv}^e siècle, la « sexualisation de l'apparence » est telle que le pourpoint court dessine la taille, que les bas-de-chausses moulent les jambes ; le rembourrage du pourpoint et la mise en valeur de la braguette accentuent l'appartenance sexuelle. Au-delà de la hiérarchie et du statut social, le costume exacerbe la « sensualité des apparences ». On est déjà dans « l'âge moderne de la séduction, de l'esthétique de la personnalité et de la sensualité ». Cet état a pourtant été mis en veilleuse, masqué, refoulé ou oublié ultérieurement.

En effet, le monde bourgeois ou démocratique a élaboré un costume masculin « neutre, sombre, austère », probablement pratique, le dépossédant d'artifices réservés dès lors aux femmes. L'ère moderne a accentué « la division du paraître masculin et féminin, elle a engendré une inégalité ostensible dans l'apparence des sexes et la séduction ». Le

22. « Séduction », étymologie latine : *se-ducere*.

23. Gilles Lipovetsky, *L'Empire de l'éphémère*, Gallimard, 1987.

masculin a ensuite connu près de deux siècles de fixisme vestimentaire. Et pourtant les rêves secrets demeurent, affleurent dans un lent évolutionnisme²⁴ du vêtir.

Tous des « empereurs » ?

Le conteur Hans Christian Andersen affirmait : « La petite sirène, c'est moi » ; mais n'est-il que cette séductrice si passionnément amoureuse ? N'est-il pas aussi ce roi si excessif de *Les Habits neufs de l'empereur*²⁵ ? « Il y a de longues années vivait un empereur qui aimait par-dessus tout les beaux habits neufs. Il dépensait tout son argent pour être bien habillé. [...] Il avait un habit pour chaque heure du jour. » « L'empereur est dans sa garde-robe », constataient ses sujets intrigués par l'impériale penderie. Jusqu'au jour où deux escrocs se prétendant tisserands débarquent dans sa ville. Ils lui proposent des vêtements réalisés dans « la plus splendide étoffe que l'on puisse imaginer, une étoffe invisible aux sots et aux incapables ». Son acquisition et son port permettraient de distinguer « les intelligents des imbéciles, et les compétents des incapables ».

Notons deux choses. Tout d'abord, la coquetterie de l'empereur (homme s'il en est) ne se satisfait pas d'un stupide habit ordinaire réduit à des « dessins et couleurs », seraient-ils « exceptionnellement beaux ». La livrée élue possède une qualité mentale : la détection intellectuelle des bons (intelligents et compétents) et des mauvais (imbéciles et incapables), même si elle oublie les imbéciles/incapables doublement mauvais.

En outre, ce nouvel Adam défile en public, habillé de sa seule nudité et acclamé par ses sujets tout esbaudis. Il

24. Et non transformisme qui pourrait être mal compris.

25. Hans Christian Andersen, Gründ, 1962.

entend alors l'exclamation critique d'un enfant (« Il n'a pas d'habit du tout » ou « Le roi est nu », selon les traductions) reprise par le peuple. Malgré ses frissons d'humiliation, l'empereur persiste et signe : il défile « encore plus fièrement ». Ses chambellans, quant à eux, « continuent » à porter « le manteau de cour et la traîne qui n'existaient pas ». Ce jusqu'au-boutisme frôlant la provocation montre d'une part que le vêtement qu'il porte dans la tête – ce vêtement intelligent – est plus important que celui dont il est affublé en réalité (ce rien absolu). D'autre part, l'invisibilité perçue qui qualifie et détecte les sots et les incapables est constatée par tous (enfant et peuple), sans que leurs compétences et leurs capacités soient néanmoins suspectées. L'empereur continue la parade, convaincu de la duperie dont il est victime mais refusant d'en assumer le ridicule. Il fait comme si de rien n'était, et rien finit par être : n'est-il pas le roi ?

Ce souci de continuer à paraître, malgré la plus totale absurdité d'une nudité traîtresse, marque un consentement exhibitionniste. Dans ce décalage subtil entre le réel et l'imaginé, le sot et l'intelligent, la solitude et les autres – susceptible de variations moins extrêmes et plus contemporaines –, s'inscrit le rapport de l'homme au vêtement.

Autant de suppositions qui se prolongent et se concluent dans un autre récit d'Andersen. Une même problématique du paraître se trame et œuvre autrement dans *Le Vilain Petit Canard*. Un minable caneton « trop grand et trop laid », né dans la portée d'une cane, s'épanouit en un magnifique cygne. Que supposer ? Tous les hommes ne sont-ils pas de beaux cygnes qui s'ignorent, qui se cachent au fond de ce colvert occupant le devant de la mare ? Des cygnes qui lissent leurs plumes. Après avoir longtemps occulté le corps et le vêtement comme parures, ces hommes se glissent dedans, comme dans leurs chrysalides.

De l'éventuelle coquetterie masculine. À l'heure où la coquetterie féminine reconnue se déploie dans les mœurs et

conquêtes n'en aime pas une, il ne la porte plus en sa compagnie. Dame cravate doit plaire autant que lui-même. Chaque soir, il en défait soigneusement le nœud pour lui éviter de se chiffonner, avant de la disposer sur un cintre. À l'aube, il détecte d'un regard la couleur du jour.

La cravate « clin d'œil » est plus subtile. Jean-Marie, discrètement fantaisiste pour cause d'impératifs professionnels, évite d'accrocher la sienne « par-derrière ». Responsabilité oblige ! En faisant son nœud qui n'a rien de vipère, ce directeur émérite de l'information « défie » la sobriété exigeante du milieu. Comment sont décorées ses cravates lumignons souvent achetées en aéroport lors des voyages professionnels ? Il y a des Mickey de Disneyland si minuscules qu'ils ressemblent à des points incongrus ou « des éléphants qui fument en soie ». Il faut s'approcher – loupe en main – pour détecter le pachyderme *Out of Africa*. Les jours d'excès, Jean-Marie sélectionne des pandas ou des zèbres coquins pour son collier soyeux.

Son rôle est parfois présenté comme superficiel. Pour Claude, elle a une fonction purement décorative. Les siennes se déclinent en camaïeu avec ses yeux vert mousse. Cet aristocrate, toujours sur son trente et un, estime qu'il en faut toujours une à Paris. S'il n'en met pas, il se sent gêné, presque nu. Comme si quelque cinquante centimètres carrés de chiffon pouvaient tout cacher. Il en achète une quand « elle » lui plaît, gérant un stock régulier d'une vingtaine. Grand raffiné, il adjoint une épingle de cravate en or en feuille de lierre, « un bijou de famille ». Les jours d'exception et de réception, il fixe une perle de cravate, plus délicate qu'une vulgaire épingle.

Derrière la cravate, papa. Toutes leurs cravates ramènent inéluctablement au père, toujours présent derrière l'accessoire. Si la cravate de Bernard le serre et l'opresse comme un lasso, sa forme prédestinée est un signe de « respectabilité » masculine auquel son père (et papa Freud) l'ont habitué.

Ralliez-vous à mon pénis rayé ! Mettre la cravate pour Guy, c'est éviter de « faire ouvrier », exprimer sa caste bourgeoise comme son paternel en se différenciant de l'autre partie de la famille plus manuelle ! Ranger sa cravate relève du rituel pour Patrick qui les accroche au mur pour les voir « d'un seul coup », comme son père. S'il élimine volontiers les « vieilles et larges », il garde cependant les cravates de soie de papa, « étroites et usées », plus de vingt ans après sa mort.

Que penser des rétifs qui refusent le port de la « corde du pendu », sauf les grands jours ? Chez eux, le père est moins pesant, voire absent de leur discours. Gilbert évince toute cravate sauf « les jours d'examen ». Comme cet enseignant en art plastique est asthmatique, elle le zigouille terriblement. De quoi étouffer sa créativité. Malgré un esthétisme forcené, il se montre toujours incompetent – à soixante ans – en matière de nœuds. Et quand il réussit, ça ressemble plutôt à une ancre prise en cravate. Bertrand, étudiant au charme sportif, place sa première cravate pour l'oral de l'agrégation. Il la tiraille durant toute la leçon, accentuant son incongruité. Ces messieurs du jury ès sciences politiques commentent non sans aigreur : « Vous seriez mieux comme maître-nageur au bord d'une piscine ! » Jean-Alain, libraire en province, est amoureux du col ouvert comme une porte. Une façon d'être à la Schiller qui portait des cols de chemise bâillants surnommés « l'encolure Schiller ». Jean-Alain a certes une pointe de regret pour cette bonne cravate à grosses raies sécurisantes qu'il n'achètera jamais, une cravate de père alors que cet orphelin n'en a jamais eu. La dernière qu'il a portée était celle de son mariage. Lors des grandes occasions locales, comme « La Fureur de lire », Jean-Alain noue exceptionnellement un nœud papillon fantaisiste. Si les hommes la ressentent comme une entrave à leur liberté de mouvement et d'être, ils n'y échappent pas à ce moment de leur existence où ils doivent prouver leur autorité.

Typologie des cravatés. Classer les porteurs de cravates n'est pas impossible¹. L'extraverti a un faible pour les cravates de couleurs vives décorées de motifs audacieux : ce goinfre s'en jette volontiers un derrière la cravate ! Mais si le frustré est mécontent de son passé, il apprécie le même étalage bigarré par pur esprit revanchard. L'indécis porte des rayures claires confusément mêlées aux foncées. Le bienheureux jouit de larges rayures tracées sur fond sombre, mais le pessimiste de l'inverse. Le carriériste distingué a un faible évident pour les raies grimpant à l'oblique comme l'Everest. S'il est un battant fonceur, il préfère les cravates claires à motifs foncés ou géométriques ; alors que le contraire séduit les êtres plus effacés. Les pois chiches disséminés sur ce tuyau de chiffon expriment une jeunesse pleine d'ardeur. Les maxi-motifs étalés de toutes parts révèlent un tantinet d'imagination, fondée sur une assurance frôlant la surestimation ! Les mini-motifs discrets témoignent d'un individu à l'ambition assurée, à l'aise dans son cou.

Ce goût du classement a déjà une histoire au masculin. En 1827, un certain Émile de l'Empesé² pond un best-seller, *De l'art de nouer la cravate*, réédité onze fois dans l'année. Cette bible, détaillant treize types de nœud, sert déjà à détecter celui du politicard, du chatouilleur de muses ou de l'informateur compassé. Dans son *Traité de la cravate*, Balzac obnubilé distingue trois sortes de cravatés en 1830. Ceux qui « tournent » l'étoffe « comme une corde » sans la sentir ni la comprendre : gens sans actualité et anachroniques, ils sont la honte du siècle. Ceux qui entrevoient ses qualités sans en tirer « aucun parti » et qui sont réduits à « copier autrui » : esprits frivoles, stériles et sans imagination, ils cherchent dans les gazettes leurs idées du jour. Enfin les « hommes forts » qui comprennent ce qu'elle a

1. Cf. la Fédération britannique de la cravate.

2. *Alias* Marcel de Saint-Hilaire.

« d'essentiel et d'intime » : sans maîtres ni modèles, ils sont de véritables créateurs.

Mais la cravate a-t-elle vraiment un mode d'emploi ? Ce n'est pas par étude, mais sous l'inspiration qu'elle se place. Bien mise, elle est « un de ces traits de génie qui se sentent, s'admirent, mais ne s'analysent ni ne s'enseignent ». Le dandy Brummel pousse au sublime l'art de nouer « ce lin blanc immaculé et à profusion » jusqu'à atteindre le nœud idéal. Romantique dans son essence, cette rétive ne saurait obéir à des règles générales et fixes au risque de disparaître.

Dis-moi quelle montre tu portes, je te dirai si tu es

Sous leurs cadrans concrétisant la fuite du temps s'incarnent des rêves que l'homme ne pourra jamais réaliser, où l'extrême rejoint l'inutile (pour la majorité des porteurs).

Montres à prouesse. Elles sont de véritables usines à engranger les fantasmes de battants aspirant à la toute-puissance. Elles assurent à leur propriétaire la maîtrise imaginaire du monde à l'horizontale (connaître toutes les heures du monde, tous les fuseaux horaires, toutes les phases lunaires, etc.) ou à la verticale (descendre en profondeur le plus bas possible, là où nul ne va).

Certaines montres Breitling disposent d'un compteur et chronographe de bord pour aviateurs ; les Piaget d'un changement de fuseau horaire et d'un calendrier perpétuel ; les Zodiac sont étanches à cent, deux cents et même mille mètres (qui descend si bas hormis les sous-marins ?) ; les Longine le sont à trente mètres seulement mais avec une échelle de tachymètre pour mesurer la vitesse (qui fait des courses sous l'océan ?) ; les Breitling indiquent le centième de seconde, et Vuarnet le dixième de seconde « avec rattrapante » ; la Jaeger Lecoutre précise, outre l'heure locale,

celle de tous les points du monde ; la Yema assure le repérage solaire géographique dans les deux hémisphères ; les Corum ont un cadran en labyrinthe ; les Boucheron des bracelets interchangeables. Bref, leur usage n'est pas évident dans les rues des grandes villes. La plus chère (deux cent vingt mille francs) est la Breguet à heure sautant, tirée à quatre cents exemplaires. On attend les montres téléphone, fax, ordinateur, etc. Des montres monstres, toutes-puissantes, qui tiennent le monde dans le microcosme du cercle.

Mais la révolution a lieu avec la naissance de la Swatch en 1983, sa percée l'année suivante grâce au graphisme, la swatchmania en 1989, la cent millionième montre vendue en 1992. Le dernier cri y est toujours l'avant-dernier. Une montre musicale sort et puis... Contrairement à la montre à prouesse, elle inscrit au poignet une convivialité de bon aloi, une envie de vivre, un sens de la couleur ou du design qui constituent une audace socialement acceptée, donnant des indices sur le nouveau masculin qui se profile à l'horizon. Serge a une montre massive qu'il porte au travail, depuis de longues années. Épaisse et argentée, elle ne correspond plus à ses goûts présents. Seuls le coût l'empêche de décider d'un autre achat. Enfin, Serge possède une autre montre, sa Swatch pour les activités sportives et les journées de loisirs.

Au poignet. Pourquoi sont-elles là plutôt qu'ailleurs dans le gousset sur le poitrail des anciens ? De fait, les nounous fixaient la leur au poignet à l'aide d'un ruban pour éviter que les bébés ne s'en emparent. En 1905, le fondateur de Rolex juge alors ce port incompatible avec l'image de la masculinité³. Mais les temps ont rapidement changé, exigeant l'efficacité, la sûreté et la rapidité de la consultation de l'heure. Le poignet fonctionnel devient alors un lieu d'expression de la virilité.

3. Gilles Neret, *Boucheron, le joaillier du temps*, Conti, 1992.

Marcel, retraité suisse de soixante-cinq ans, vient de s'offrir sa cinquième montre aux environs de Noël. Pourquoi ? « Au lieu de regarder les pantalons dans les boutiques, je regarde les montres », précise cet habitant du canton de Vaud. « Elle n'a rien d'extraordinaire. » Cette dernière a un cadran lunaire qui s'ouvre sous les heures, qui a justement le même *design* que celle qu'il vient de délaïser. Comme toutes celles qui l'ont précédée, c'est une montre solide, sûre, sécurisante. Une lignée de montres similaires au bracelet de cuir et au cadran épais, dont la résistance paraît être la qualité commune. Dans la boîte à chaussures, où elles sont rangées, Marcel garde également celle de son père remise par sa mère après son décès. Or, elle est dans le même style, comme si l'image du père se perpétuait dans cet instrument à maîtriser le temps. Puis Marcel sort un oignon – qu'il croit d'abord appartenir à son grand-père –, mais qui fut offert à son père par son entreprise après vingt-cinq ans de travail (1919-1944). Nom de l'entreprise, nom du récipiendaire, dates y sont inscrits au dos. La montre dit la lignée d'homme.

Jean-François, syndicaliste émérite, a gardé, de vingt à cinquante-cinq ans, la même montre Omega. Tout comme il est resté fidèle à la même femme. C'est seulement dans la certitude qu'une énième réparation serait « plus onéreuse que l'achat d'une nouvelle », qu'il se décide à en changer. Après de longues hésitations, il entre dans une boutique et achète à la va-vite une montre à cent francs. Comme la précédente, elle a un bracelet de métal fermé qui fait que, quelle que soit la situation, elle s'accroche au poignet de jour comme de nuit. Seul le bain oblige à l'écarter quelques minutes. Regarder l'heure à toute heure, c'est maîtriser le temps de sa vie ou du moins le croire.

Chaussures à son pied

L'intérêt de l'homme pour ses chaussures le porte à des enthousiasmes extrêmes. La première raison est réaliste. Lorsqu'un adulte se regarde sans miroir, seul les pointes de chaussures émergent du bas de pantalon : lors de la marche, elles se projettent alternativement en avant, preuves mécaniques de l'action par le mouvement⁴. Leur éclat ou leur négligence, leur usure ou leur nouveauté jaugent son attrait pour cette partie au plus bas de lui-même. La seconde, plus passionnelle, renvoie à l'enfance où le bébé, au ras du sol, voit l'adulte à sa hauteur et n'en voit au début que des chaussures prioritaires.

Au commencement était le pied. Olga Berluti, créatrice en chaussures, estime que les pieds sont « comme des racines, des murailles, des cathédrales ou... des escalopes ». Ces intimes « reflets de l'âme » sont tantôt troublants ou antipathiques, tantôt prétentieux ou précieux⁵. Le bottier Jean-Pierre Suire (chez Lobb) les voit telles « les arches d'un pont » plat comme celui d'une autoroute ou moulé comme celui de Gien. Quels qu'ils soient, ils possèdent une véritable « empreinte », selon O. Berluti, qui donne, « avec l'usage, une identité unique aux souliers plus émouvants usagés que neufs ». Un jeu dialectique s'instaure entre ce pied-là et la chaussure qui l'enveloppe, dont la synthèse s'établit peu à peu, au rythme du mouvement qui forme ou déforme le cuir, épouse ou blesse (parfois) le pied. Des noces méconnues de chair et de cuir. De ce soulier, l'amoureux parle comme d'un être humain : le cuir n'est pas égratigné mais « blessé », pas plissé mais « ridé », pas ciré mais « massé », il ne fait pas du bruit mais « crisse de plaisir ».

4. Voir les hommes-machines de Descartes.

5. Voir l'article de l'auteur, dans *City*, 1990.

Les hommes ont mille et une façons de prendre leur pied en se chaussant. Le timide se glisse dans un derby pour y être rassuré ; l'obsédé ne supporte pas la moindre éraflure, pire qu'une balafre sur le visage ; le masochiste jouit d'être très serré ; l'obsessionnel cumule de trente à deux cents paires de chaussures (Paul Anka) ; le confus se fait faire plusieurs paires semblables au risque de s'emmêler les pinceaux ; le distrait oublie ses souliers chez une dame sans préciser le scénario de sa mésaventure. Le phobique qui a horreur du neuf met des fers aux deux bouts, ou parfois... ne supporte pas l'odeur du cuir. L'esthète en admire l'empeigne, la languette, la tige des heures durant. Le détourneur de godasses met des chaussures habillées le week-end ou des souliers bronze avec un costume marine pour un dîner. Le riche porte plainte au commissariat pour le vol de sa Mercedes, mais ne déplore que la perte de souliers sur mesure rangés dans le coffre. Le malchanceux pris dans l'incendie d'un palace en sort avec une paire de chaussures dans chaque main ; puis le veinard à qui on a volé ses souliers dans un couloir d'hôtel, les retrouve sous un sapin dès la fonte des neiges. L'alcoolique offre une chaussette sentant le whisky, et le négligent des chaussettes trouées dans des souliers de luxe. Autant de manières de dire ses rêves par babouches, *ghillies*, ou charentaises interposées.

Une passion qui remonte à la petite enfance. D'autres raisons, gîtant dans l'inconscient, renvoient au bébé Freud qui rampe au sol : ne voyant sa mère que par la chaussure, il fait une fixation au-dessous du mollet ! Hadrien, psychanalyste, se réfère d'emblée à ce « fantasme freudien car le soulier est la première pièce de l'habillement maternel, vu du bas par l'enfant ». Il se souvient avec émotion de ses premiers mocassins. À dix ans, à force de les utiliser sur un vélo sans frein, Hadrien les déchire et les recoud avec de la ficelle. À seize, il « craque » pour une paire de chez Flash. Huit ans plus tard, il récupère une dizaine de paires car l'un de ses copains

fait un stage chez Fenestrier. À trente ans aujourd'hui, il ne porte plus que « du sur mesure, à l'italienne, qu'il n'apprécie vraiment qu'avec des chaussettes en fil de soie ». Distinction confirmée par les escarpins du jour qui sont « vraiment ecclésiastiques ». Sensible à leur itinéraire, Hadrien tient un « livret de naissance pour chaque paire de chaussures ». Sur ses pages, il inscrit toutes les étapes de son élaboration « de la prise d'empreinte, à ses visites à l'atelier du bottier une fois par semaine pour s'assurer de la progression ». Encore plus minutieux dans cette genèse, José tient le journal intime détaillé de chacune de ses paires de chaussures. Cet Espagnol y confie : « Soulier n° 75, derby, noir, acheté à Madrid, le 9 janvier 1987, 18 heures. » Il mentionne à l'occasion des mésaventures ultérieures : « Gravier sur place, bord externe gauche. » À côté, il colle « l'échantillon du tissu de la chemise adéquate à porter avec ».

Jean-Claude, commissaire-priseur, aime depuis toujours ses souliers, avec une ferveur mêlée de respect : « Enfant, je pleurais lorsque je marchais dans une flaque d'eau. » Dégoulinants d'eau sous la semelle, ils pleuraient aussi. Il éprouve tant d'émotion qu'il garde *in memoriam* la boîte de ses premiers souliers. Aujourd'hui il place ses acquisitions dans une armoire de sacristie, unique meuble d'une pièce qui tient de la salle du trésor. Cet original, qui a reçu « un bouquet de trente balais » pour fêter son anniversaire, n'hésite pas à « inviter ses souliers à déjeuner, par goût de la dérision ». Pour mieux les aduler, il les place dans un fauteuil domino vert et rouge, non loin de lui. Nul ne connaît leur plat préféré.

Honoré, garde du corps au blouson de cuir grand luxe et à la Ferrari décapotable, se sent comme un samouraï dans ses magnifiques chaussures de luxe. Ce judoka africain, qui protège les chefs d'État, reconnaît volontiers leur pouvoir : « Avec elles, je suis invincible. » En Afrique, être bien chaussé suscite presque des légendes de griots. Les enthous-

siastes content, non sans humour, l'histoire de ce collectionneur qui possède un *dressing* de quatre cents mètres carrés à fermeture électronique. Lorsqu'il en emprunte une paire, les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf autres se rebellent : « Patron, pourquoi ne m'as-tu pas choisie ? » Et elles lui font la tête. Leur propriétaire regrette d'évidence de ne pas être un mille-pattes.

Règles de protection des orteils. Les fabricants de souliers ne sont pas les plus mal placés pour édicter des règles de soins. Il est impératif de ménager les souliers en ne les mettant pas tous les jours, ce qui empêcherait le cuir de sécher la transpiration. Il leur faut un jour de repos sur deux où ils sont placés sur des embauchoirs de bois en largeur et en longueur, ces « repasseurs de cuir qu'ils retendent en séchant » (signé Lobb). La moitié des hommes ne le font pas. Il faut les cirer une fois par semaine avec de la cire d'abeille. Attention, trop de cirage étouffe (*b, a, ba* de Weston). Pour prendre vraiment soin des peaux de qualité, la crème est un véritable produit de beauté (manie Villon qui honnit le cirage). Reste à les masser avec les deux doigts et un chiffon tout en caressant et mélangeant les cirages. Le doigt chauffe alors la cire tandis qu'un peu d'eau hydrate le cuir (touche Berluti). Mais le sommet de l'art consiste à exposer le soulier « à la lune montante » (Berluti) qui lui donne une certaine « transparence », muant le cuir noir en brume grisée. Le fin du fin Lobb est dans une autre ombre plutôt noirâtre qui poudroie sur le brun d'une chaussure « neuve, vendue ainsi avec le mythe et la patine de l'ancien ».

Chaque fabricant a sa stratégie pour gérer la semaine des pieds. Pour Berluti, il faut une panoplie de cinq paires de souliers afin de les laisser reposer régulièrement. Elles peuvent alors durer dix ou quinze ans. Deux doivent être noires. Un richelieu à bout fleuri pour la ville, un richelieu ou un derby marron moyen pour des urbanités plus décontractées, un escarpin à lacets qui peut soit être du matin, soit

accompagner un smoking, puis un soulier à boucle noire toléré pour la ville mais qui peut se porter pour dîner. Mieux vaut éviter les mocassins qui se déforment : une paire marron foncé à lacets pour le week-end suffit. Lobb rêve d'une chaussure pour chaque moment : un richelieu fleuri pour le travail, un derby pour la détente, un escarpin ou un richelieu pour la soirée, et éventuellement des chaussures à boucles pour un cocktail. Le choix Weston mise sur deux idées d'homme : celui qui porte un mocassin passe-partout avec le *jean* ou une tenue plus habillée, et celui qui met un modèle *country* avec un costume habillé.

Se chausser, un acte de solitaire. Serge, qui fait tous ses achats en harmonie avec sa jeune épouse, n'a qu'un seul motif de dissension : les chaussures. Il n'achète jamais ce qu'elle veut, elle n'accepte jamais ce qu'il achète. « C'est vrai, avoue-t-il, j'ai un faible pour les Caterpillar qui ne vont pas du tout avec mon costume de travail. » Alors il se rend seul dans les boutiques, au risque de se retrouver avec un nombre important de chaussures du même style. Jean-François, qui déteste les mésententes, choisit une stratégie plus syndicale. Il accorde une demi-heure à sa femme pour acquérir ses chaussures. Il va toujours dans le même magasin, demande la même paire à lacets, et ouvre la bouche deux fois : une pour commander, l'autre pour payer. Et éventuellement une troisième pour faire ôter la marque étiquetée sur un bord. Son air haineux suscite l'angoisse et l'hostilité des vendeuses. Seule la plus silencieuse aura la chance de le revoir l'année suivante, en vue de sa prochaine paire. Toute bavarde, qui ose demander « Ça vous va », est éliminée d'emblée.

En dessous du dessus

Les sous-vêtements révèlent un secret combat d'étymologies d'abord. Caleçon contre slip, le monde latin en révolte

contre la puissance anglo-saxonne. Le caleçon se veut d'origine latine⁶, évoluant du *calesson* (xvi^e) au *calçon*. Le *calzoni*, haut-de-chausses, couvrait jadis le corps de la ceinture aux genoux, et le bas-de-chausses des genoux aux pieds⁷. Le slip, plus moderne, émerge de la racine anglaise *to slip*, « glisser », au début du xx^e siècle. Au moment de la Première Guerre mondiale, cette culotte à ceinture basse, échancrée très haut sur les cuisses, se porte comme sous-vêtement ou culotte de bain⁸.

Des gestes. Chausser le bas-ventre ou glisser sur lui, deux gestes auxquels caleçon et slip ne répondent plus aujourd'hui. Le slip chausse et moule, alors que le caleçon aère telle une voile de bateau. Ils s'enfilent toujours par le bas, imposant une seconde la position du flamant rose quand, après avoir fait entrer une jambe dans une première échancre, il faut mettre le pied dans la seconde. Si ce geste premier reste le même, le slip se plaque plutôt sur le corps avec un léger étirement second pour bien positionner la taille (en hauteur) et la maille (en largeur), suivi d'un troisième geste pour placer le sexe en cas de poche kangourou. Le caleçon, lui, se lâche net à la ceinture façon lance-pierres pour se positionner seul.

Des tracés. Les lignes (approximativement) parallèles qui soulignent la taille et la limite des cuisses demeurent (plus ou moins haut placées) dans l'une ou l'autre version. Or les néo-sous-vêtements introduisent⁹ cependant des lignes obliques et courbes. En 1968, ils font leur révolution : l'homme, qui enfle le bas, peut placer un minislip à coque (marque Hom). Un succès, car le fabricant marseillais a

6. En bas-latin *calcio* signifiait « chausson » et *calza* « chausse ».

7. Le chausse était aussi un sac conique, un entonnoir d'étoffe pour filtrer des liqueurs.

8. Il faut noter que le *slip* est aussi un plan incliné servant à hisser les baleines sur le pont d'un navire-usine.

9. Ou réintroduisent selon une perspective à long terme.

vendu plus de cinq millions de pièces dans le monde (caleçons, maillots de bain, cravate...). Matière et coupe s'adaptent à une morphologie masculine dans les « combi-shorts aux découpes anatomiques avant-gardistes, des rajouts féminins (culottes de femme doublant le caleçon, des guêpières et des agrafes), prouvent que les hommes naissent désormais « libres et égaux en droits » en matière de dessous¹⁰. La ligne Sweetman, modérée, marque une convivialité monosexue, réduit le gousset à sexe à une large verticale dans le « string Voltaire », ajoute une option dos couvert (pour éviter une sciatique ?) ou « matelassée » (anti-choc ?) en madras, ou double la ceinture d'une parallèle à hauteur des hanches. Enfin le slip-caleçon monte – comme la petite bête – pour chausser le corps au-dessus de la ceinture et forme un Body en dentelle aux aérations cerclées autour des seins, aux bretelles de parachutiste avec une ferme intention : « faire scandale » (dès 1993).

Slip contre caleçon : deux écoles contemporaines dont l'une repousse l'autre comme l'eau l'huile. L'école des slips exprime une conception du monde autre que celle du caleçon, comme la tradition sécurisante se distingue des imprévus de la liberté. La majeure partie des utilisateurs reste classique : 76 % des hommes apprécient encore les slips. Mais tous ont une exigence commune, le « confort » essentiel à cette zone, n'hésitant pas à le dire haut et fort (voir chapitre 9), à le justifier par des raisons fonctionnelles (Norbert), émotionnelles (Jean-Luc) ou esthétiques (Guy).

Pour Norbert, chantre du slip, le caleçon est banni. Pourquoi ? « Essayez de courir avec un caleçon, on n'est pas bien maintenu », explique cet informaticien grassouillet peu tenté par une course recelant de tels dangers : « Ça risque de "les" coincer entre les jambes. » Rien de plaisant, somme toute, même s'il parle de façon impersonnelle (« on ») du

10. Présentation ligne 1992.

propriétaire de ses testicules. Pas de course à pied, mais en moto... Pour ce motard convaincu, freiner en caleçon se révèle une « catastrophe ». Lorsqu'il est à califourchon sur sa Yamaha, le caleçon reste en place (c'est déjà ça) au coup de frein ; mais Norbert avance sur le siège de dix centimètres. Le péril est évident, l'appui fessier n'étant pas infini ! Norbert s'est donc mis au slip qui tient et retient la chair, évitant le *string* « chiant » dont les cordelettes « grattent ». Il porte un « truc moderne » extrait d'une panoplie de « vingt-cinq couleurs de la même taille ; mais sans poche kangourou pour sortir l'oiseau en cas de nécessité » : un acte dont il prétend ne pas comprendre l'intérêt et qui demeure une énigme.

Jean-Luc apprécie ce confort désuet et touchant, de slips très « seyants, comme à l'ancienne ». Cet écrivain préfère les slips et les maillots de corps « en vrai coton blanc » virginal provenant du Moyen-Orient, plus précisément de la Turquie qui a ses faveurs sexuées. En conséquence, Jean-Luc qui ne cache pas sa tendance homosexuelle, se sous-habille chez Tati à bon marché (moins loin que le Misr d'Eminönu), appréciant le côté classique après-guerre des « liquettes de pépère » quelque peu tombantes. Mais il a vraiment en horreur les « bermudas californiens » !

Si le maître mot de Guy, directeur artistique et autre partisan des slips, reste le confort absolu, il y ajoute la séduction. Tous doivent être à taille basse et « si possible pas trop nuls, ni d'un blanc tristoun [*sic*] » : ils doivent avoir « des bandes » (c'est-à-dire des barres) et un « dessus [*sic*] discret ». Ce dragueur exprime-t-il un désir de barreaux d'une érotique prison ? Pour lui qui *sleep* en slip, il n'est pas question de trimbaler sur le bas-ventre des inscriptions audacieuses du genre : « Embrasse-moi Julot ou d'énormes bouches rouges et avides », encore que leur évocation spontanée laisse soupçonner quelque intérêt personnel. La pudeur a des raisons que la raison comprend mal.

La transition du slip au caleçon, plutôt rare, relève d'une (r)évolution intime suscitée par une prise de poids (Gilbert) ou les aléas climatiques (Pierre), etc. Gilbert, enseignant au charme éclatant, traverse à soixante ans sa révolution en dessous du nombril (en 1993). Par un heureux glissement de chiffon, il passe du slip traditionnel de coton au caleçon discrètement rayé. « Ça » le serre moins lorsqu'il hante les vernissages. Son éloquente bedaine souffrait en silence depuis des années, lorsqu'il se dandinait devant les cimaises : la moindre gesticulation engendrait des tiraillements dus aux élastiques étrangleurs.

Pierre ne porte plus de slip qui « serre les parties » car il n'aime pas l'« être trop ». Il vit sous le climat des tropiques où tout doit être changé et lavé chaque jour. Il dispose d'une « batterie de caleçons », dont certains sont particulièrement laids mais toujours larges. Il les achète par trois ou quatre, puis « use le stock » dont son préféré est d'« un très joli bleu et blanc » discret. Ce « caleçon-short, comme on trouve en Angleterre », lui permet d'« être ventilé », de se sentir libre et de l'oublier. Une aisance qu'il avait auparavant du mal à obtenir avec ses slips blancs dont il « craquait » les élastiques pour que ça ne le serre pas. Il lui faut du coton, toujours du coton, car il ne supporte pas le synthétique.

En soie et sur soi, le caleçon. Jean-Marie, directeur d'antenne d'une grande radio, toujours *clean*, en enfile un chaque matin. Il n'est donc pas cet homme sur dix qui oublie d'en mettre (dans les statistiques). L'objet est rituellement sélectionné la veille au soir, dans un stock d'une vingtaine de soyeux. En solitaire, Jean-Marie élit amoureuxment l'invisible héros du lendemain : caleçon Liberty à fleurettes saumon, à fines fleurs noires et grises sur fond jaune, à motifs géométriques gris ou jaunes rayés noirs, ou à arabesques hawaïennes. Tous ont été achetés par ce grand voyageur sur un « coup de cœur », plutôt dans les aéroports bien achalandés des villes de départ que dans les souks visités (Alep,

Istanbul, ou Le Caire). Lorsqu'il a une heure et demie d'attente – ce qui est monnaie courante compte tenu des exigences d'enregistrement –, il fouille avec un exquis bonheur au Duty Free (à Heathrow, Newark, Roissy, Orly, etc.) pour dénicher « la perle » ; sans oublier d'ajouter une bouteille de whisky (pour Madame) et une boîte de chocolats (pour ses filles). Lors d'une opération commerciale, Eurodisney lui en a offert un avec une tête de Mickey, assorti à la cravate (voir ci-dessus) : des coordonnés qu'il ne coordonne jamais pour préserver la spécificité de son intime dignité. Peut-on d'ailleurs enfiler une cravate dans un caleçon ?

Par le choix de la soie élitaire, Jean-Marie révèle que la haute idée de sa personne est aussi bas placée – l'équilibrant par le couronnement des neurones à la base grâce à une cravate de même matière. Ce sous-vêtement au haut des cuisses doit être « agréable à toucher » (ce qui laisse à penser qu'il touche ou se sent touché au cours de la journée) : il est rarement en coton naturel fin et peigné, et jamais en matière artificielle (polyester ou nylon). Seule la nature a l'éminent privilège de protéger ses attributs de la nature. Aussi raffiné dessous que dessus, Jean-Marie bannit farouchement le « caleçon camionneur » en maille : « Y'a pas de maille qui m'aille ! » Il hait autant ce tressé que la vulgarité de modèles décorés de gros cochons roses, de bouches vermillon, d'éléphants à trompe évocatrice, de Superman énergétiques ou de mention « Suivez la flèche ».

À quarante-six ans, Jean-Marie reconnaît qu'il ne « sort pas en caleçon dans la rue », et modère au fil des ans sa discrète passion. De fait, la fatigue sexuelle favorise un certain laisser-aller : « On pose de moins en moins le pantalon dans la journée », précise-t-il d'un ton partagé entre le regret et l'espoir. S'il soigne ses caleçons, il les jette quand ils sont « fanés ». Comme des fleurs du mal qui ont jadis fait tant de bien. Décision dont il revendique l'autonomie totale : soit il les mue en chiffon pour pinceau, leur intimant

l'ordre d'officier auprès d'un objet à forme évocatrice, soit il les jette à la poubelle.

Tableau comparatif. Certains utilisateurs jaugent leurs mérites comparés, tel David, peintre. *Vingt millions de consommateurs* (et plus) s'expriment en lui : « Le slip, fait pour mouler le sexe, a un rôle de soutien et de protection. » Comme chez les Indiens dont l'étui pénien permettait de courir et de s'enlever dans l'air avec les lianes, au risque d'être « flagellé par un de leurs coups ». Tout au contraire, le caleçon exprime l'art du pendouillis : « “Ça” bandouille, “ça” se balade. La quéquette va d'un côté et de l'autre du pantalon. C'est embêtant. » Il a cependant l'avantage d'être « plus aéré et agréable que le slip qui serre en cas de grosses chaleurs ». Son âme, ménagère à l'occasion, reconnaît que le plus beau des slips se relâche après trois lavages, ce qui n'est pas le cas du caleçon immuable. Esthète, David est ébloui par l'explosion de sous-vêtements aux motifs « incroyables aux Galeries Lafayette ». Mais si ce peintre les aiment « gais mais pas voyants », il n'est pas question non plus de mettre des cœurs. (« Que diable, on ne se promène pas avec des motifs. »)

Il est seul à estimer que le dialogue est important, même par le sous-vêtement : « Si le slip se sent bien sur moi, je me sens bien sous lui dans une solitude étourdissante. » Par son intermédiaire, il dialogue avec sa chérie, lui laissant l'initiative du choix afin que « ça » lui plaise. Le slip à lui seul est un discours, peut-être à mots couverts.

Quatre par an. La bataille du slip s'annonce dans les années quatre-vingt-dix ¹¹ car ce marché est porteur. Le tout est d'obliger les Français à en user plus de quatre par an (les Allemands en sont à six). Les leaders Éminence, Athéna, Jil et Dim surenchérissent. Jil, déjà implanté chez les détaillants et dans les grands magasins, passe aux spots télévisés.

11. Stéphanie Villemond, *Libération*, vendredi 18 septembre 1992.

L'homme Jil est « bien dans sa tête, ses baskets et son slip ». Fini le macho ou l'intello torturé : ni Schwarzenegger, ni Woody Allen. Chez Dim, les mannequins bien « mâles » sont enjôleurs et dynamiques. Chez Éminence, on offre deux nuits d'hôtel trois ou quatre étoiles pour deux slips. Chaque marque représente « un style de vie » : Éminence, raffiné et spirituel ; Dim, sportif ; Jil, humour et bien-être. Ainsi les fabricants lancent les « coutures extra-plates, n'engendrant pas de gêne et n'affichant pas de marque ». Avec un « collage tricoté, fini les élastiques douloureux ». Comme les dames les achètent souvent, la pub doit leur plaire.

12

Et le vêtement créa l'homme

Que retenir au terme de cette pièce où le vêtement joue le personnage principal, révélateur de l'homme qui le porte sur la scène du théâtre humain ? À travers chacun de leurs actes, ces hommes ont exprimé la sensibilité secrète qui a guidé leur progression. Leurs itinéraires sont autant d'états d'âme de l'enfant vers l'adulte, de l'homme vers la femme ou vers la société, de l'esprit vers le corps, vers les moyens de dissimuler ou d'exalter la virilité, vers des objets symboliques enfin. Leurs récits s'ouvrent comme un éventail dont on ignorait qu'il pût receler tant de richesses, tant de vie, tant de passion.

Sur ce parcours semé d'embûches, dont la majeure est que tout intérêt vestimentaire est jugé indigne du masculin, les hommes (des hommes) ont exprimé l'importance vraie qu'ils accordent au vêtement, à leur façon. Des prises de conscience qui, partant à la conquête du non-dit, prennent d'abord sens dans la description de l'acte de se vêtir. Qu'il soit soumis ou rétif, pudique ou exhibitionniste, mécanique ou créatif, coquet ou indifférent, l'homme est son vêtement. Le vêtement est l'une des métaphores de son masculin. Il y adhère, tout en déclinant la spécificité de son genre avec ses subtilités ou ses trucs. Ceux-ci révèlent que l'homme, à l'image de sa compagne, n'est pas exempt de subjectivité, d'identification ou de dépendance forte à l'égard du vête-

ment, qu'il lui attribue aussi une fonction magique (surtout pour la drague), fétichiste à l'occasion, et sexuée (masculin au travail, féminin dans les loisirs).

De cette quête de l'homme à travers le vêtir émerge une ébauche de typologie amusée. Dans l'ordre d'apparition on trouve l'homme *peau* dont les habits constituent l'identité profonde révélant sa joie ou sa tristesse d'être au monde, l'homme *Cendrillon* qui sous le beau costume se croit au bal du prince, le *samouraï* qui est protégé comme en une armure, le *guerrier* pour qui le vêtement est une arme offensive, le *littéraire* qui s'inspire des habits des créateurs et croit susciter le même effet, l'*amoureux* pour qui le succès résulte du choix du vêtement magique, le *recto-verso* vêtu tantôt travail tantôt loisir, l'homme *girouette* qui prend soin de lui quand il se sent bien et se néglige en cas contraire, le porte-manteau ou *porte-étendard* habillé par une femme dont il est l'avant-garde publicitaire, la *marionnette* habillée par d'autres avec peu de succès, le *chien de salon* qui a intégré les exigences de son milieu ou le *sac à patates* qui n'y est pas parvenu, le *paratonnerre* que le vêtement protège des tempêtes sociales, la *majorette* qui exhibe, le *scaphandrier* dont seul la tête émerge d'un uniforme, l'*oignon* qui en ôte les couches successives, l'*épouvantail* qui s'affuble de résidus vestimentaires, le *réfractaire* dont il n'y a rien d'autre à dire.

Un homme qui se révèle pluriel dans un territoire qu'il ose découvrir et faire miroiter : réaliste (homme peau), débordant d'imagination (Cendrillon), ou empreint d'esprit magique (paratonnerre); actif (samouraï, guerrier, amoureux) ou passif (porte-manteau); introverti (réfractaire, scaphandrier) ou extraverti (l'homme majorette); négatif (épouvantail) ou positif; autonome ou dépendant (chien de salon). Au croisement de ces façons de vivre le vêtir par la volonté ou le caprice, il apparaît que l'homme, loin d'être à l'écart du corps et des habits qui le dissimulent et l'expriment, y est particulièrement sensible. Le jour où cette

sensibilité sera reconnue par tous, intégrée à l'idée d'homme sans le dévaloriser, alors il s'épanouira de nouveau dans son corps d'étoffe ou de cuir – ce second corps – avec une jouissance et une sensualité dont quelques témoignages esquissent les prémices.

Bibliographie

- Barthes Roland, *Esthétique et psychologie du vêtement*, in *Annales*, juillet-septembre 1957, 273.
- Baudrillard Jean, *De la séduction*, coll. Folio-Essais, Gallimard, 1979.
- Carole Thomas, *Jeunes hommes (de culture vétéran) ou la philosophie du vêtement*, Aubier-Montaigne, 1959.
- Chailly François, *La Grande Histoire de la cravate*, Flammarion, 1984.
- Chambers Hugh, *Des modes et des hommes*, Flammarion, 1983.
- Dalberg-Grupp M., *Le Cuir et le Coton*, Harcourt, 1981.
- Delestres Yvonne, *Le Costume Image de l'Homme*, Albin Michel, 1976.
- Dominique Y. et Butler J., *L'Histoire de la mode au 20^e siècle*, in *Art-Sciences*, 1988.
- Figal J.C., *The Psychology of clothes*, Londres, 1939, traduit en français: *Le Vêtement*, Aubier-Montaigne, 1967.
- Fabrizio Vecchio, *Verbenas Ologi et Language*, Milano, *Cyclopedie illustrée du costume et de la mode*, Giunti, 1978.
- Laurent Jacques, *De vête et dé-vête*, Gallimard, 1978.
- Lipovetsky Gilles, *L'Empire du T-shirt*, coll. Folio-Essais, Gallimard, 1987.
- Picardet Jean-Henry, *Rétrologique. Dans le sillon des coutures*, Julliot, 1978.
- Martin-Fugier Anne, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Fayard, 1990.

L'homme qui se révèle dans un territoire qu'il ose
 découvrir et faire connaître: réaliste (homme pesu), débordant
 d'imagination (Cendrillon), ou espiègle, esprit
 magique (paratonnerre); actif (samouraï, guerrier, amoureux)
 ou passif (porte-manteau); introverti (réfractaire,
 scaphandrier) ou extraverti (l'homme majorette); négatif
 (épouvanté) ou positif; autonome ou dépendant (chien de
 salon). Au croisement de ces façons de vivre le vêtit par la
 volonté ou le caprice, il apparaît que l'homme, loin d'être à
 l'écart du corps et des habits qui le tentent et l'expriment,
 y est particulièrement sensible. Le jour où cette

Bibliographie

- Barthes Roland, « Histoire et sociologie du vêtement », *Annales*, juillet-septembre 1957, n°3.
- Baudrillard Jean, *De la séduction*, coll. Folio-Essais, Denoël, ex-Éd. Galilée, 1979
- Carlyle Thomas, *Sartor Resartus (le tailleur retaillé) ou la philosophie du vêtement*, Aubier-Montaigne, 1958.
- Chaille François, *La Grande Histoire de la cravate*, Flammarion, 1994 .
- Chemoune Farid, *Des modes et des hommes*, Flammarion, 1993.
- Delbourg-Delphis M., *Le Chic et le Look*, Hachette, 1981.
- Deslandres Yvonne, *Le Costume image de l'homme*, Albin Michel, 1976.
- Deslandres Y. et Muller F., *L'Histoire de la mode au xx^e siècle*, Éd. Somogy, 1986.
- Flügel J.C., *The Psychology of clothes*, Londres, 1930, traduit en français : *Le Rêveur nu*, Aubier Montaigne, 1982.
- Kybalova Ludmila, Herbenova Olga et Lamarova Milena, *Encyclopédie illustrée du costume et de la mode*, Gründ, 1970.
- Laurent Jacques, *Nu vêtu et dévêtu*, Gallimard, 1979.
- Lipovetsky Gilles, *L'Empire de l'éphémère*, coll. Folio-Essais Gallimard, 1987.
- Maertens Jean-Thierry, *Ritologique, Dans la peau des auteurs*, Aubier, 1978.
- Martin-Fugier Anne, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Fayard, 1990.

Natta Marie-Christine, *La Grandeur sans convictions, essai sur le dandysme*, Éd. du Félin, 1991.

Perrot Philippe, *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècle*, Seuil, 1984.

Poirier Jean (sous la direction de), « L'homme et le parfum » de Jocelyne Bonnet, « Les modes vestimentaires dans la société occidentale » par Yvonne Deslandres, in *Histoire des mœurs*, volume I, La Pléiade, 1990.

Polhemus Ted, *Looks d'enfer ! Des années 40 à l'an 2000, 40 styles de vie flamboyants*, Éd. Alternatives, 1994.

Remaury Bruno, *Dictionnaire de la mode au XX^e siècle*, Éd. du Regard, 1994.

Roche Daniel, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle*, Fayard, 1989.

Seguy Philippe, *Histoire des modes sous l'Empire*, Tallandier, 1988.

Starobinski Jean, Arnold Janet, Duboy Philippe, *La mode en France, 1715-1815, de Louis XV à Napoléon I^{er}*.

Toussaint-Samat Maguelonne, *Histoire technique et morale du vêtement*, Bordas Cultures, 1990.

Sous la direction de Valérie Guillaume, *Europe 1910-1939, Quand l'art habillait le vêtement*, collection Mode et costume, Éd. Musées de Paris, 1997.

Sous la direction de Catherine Join-Dieterle, et Marie-Sophie Carron de la Carrière, *Histoire du jeans de 1750 à 1994*, Musée de la mode et du costume, Éd. des Musées de Paris, 1994.